



Gérard Cartier

## Préface à *La Réinvention de la manche*

*Le Siècle de Lucia* de Jean Portante  
(Hydre Éditions 2026)

*Ce texte a été publié en préface à La Réinvention de la manche / Silence, on rêve, l'une des trois pièces de théâtre rassemblées dans Le Siècle de Lucia (les deux autres étant : Le Siècle de Lucia / non trovo il filo, et Les Troyennes de la mine).*

L'écriture de théâtre est la plus difficile qui soit, raison pour laquelle si peu d'écrivains osent aujourd'hui s'y frotter – et moins encore de poètes. Il faut non seulement créer un monde vraisemblable, comme dans un roman, il faut aussi qu'il soit propre à être incarné : non dans les corps factices et complaisants que tout lecteur anime sur son théâtre intérieur, mais dans de véritables corps, tangibles, étrangers à l'œuvre, créateurs d'une magie ambivalente et fragile, car le talent des comédiens ne suffit jamais à donner vie à un texte trop réaliste ou trop artificiel. De la réalité, il en faut pourtant ; de l'artifice aussi : nous sommes au théâtre, non dans la vraie vie.

Jean Portante résout cette contradiction de façon astucieuse en disposant dans son théâtre un autre théâtre : chacun des quatre personnages principaux interprète à vue le rôle d'un de ses camarades. C'est une belle idée, un peu perverse, mais d'une grande efficacité, qui donne une profondeur inattendue à ces quatre sans-abris, qui sont successivement narrateurs et personnages et font ainsi alterner la réalité et la fiction. Le procédé pourrait paraître artificiel s'il n'était justifié par l'intrigue (les besoins d'un film) et s'il ne faisait écho, en outre, à la longue histoire du théâtre : pour l'amateur de cet art fascinant, tout à la fois véridique et insincère, il rameute le souvenir de nombreuses pièces construites sur le même *abyme*, de Shakespeare à Pirandello, dont la pièce de Portante évoque d'ailleurs brièvement les *Six personnages en quête d'auteur* – pièce dans laquelle une famille demande à une troupe de comédiens de jouer son histoire et qui ne se reconnaît pas dans leur interprétation, ou plutôt leur *réinvention*. Souhaitons que cette *Réinvention de la manche* soit bientôt mise en scène. Par le double jeu incessant qu'il réclame des comédiens, je suis sûr qu'il les comblera.

Sous ce déguisement, Jean Portante met sous nos yeux le monde des sans-abris. C'est un thème particulièrement touchant. Chacun ne pourrait-il pas, à la suite d'un coup du sort, se retrouver un jour à *la rue*. Comment réagirions-nous ? Pourrions-nous retrouver une existence sociale, revenir à la « vraie vie » ? On se souvient peut-être de l'expérience terrifiante vécue il y a quelques années par un chef d'entreprise qui, n'emportant avec lui qu'un petit billet de banque, sa culture et son orgueil, s'était fait SDF pour démontrer qu'il est possible, avec de la volonté, de sortir de cet état de déchéance et de misère extrême. L'expérience fut en effet concluante : il sombra, démontrant qu'il est presque impossible de s'en sortir par soi-même, que la rue avale inexorablement ceux qu'elle prend. Quelle belle pièce ferait cette histoire... une expérience sociale à la Marivaux, mais parée des couleurs du siècle... Si les destins individuels des personnages de Jean Portante sont très différents de celui-ci, très différents aussi les uns des autres, le constat qu'ils font est le même : « la rue est plus forte que la volonté ».

Comment ne pas s'attacher à ces êtres perdus ? – quatre personnages en quête non tant d'eux-mêmes que, par le truchement des autres, de leur humanité, laquelle commence où finit leur ego. Quelle belle leçon ! C'est aussi celle, dans son principe même, du théâtre, dont les vertus de catharsis ne sont plus à démontrer.